

**CIVILISATION ET ROLE DES
LIGURES DE L'ARNO AU VAR DE
L'AGE DU FER
A LA CONQUETE ROMAINE**

par Gérard CAUVIN docteur ès-lettres

Résumé de thèse

Les Ligures ont été et restent un des peuples les moins connus de notre Antiquité même si l'archéologie commence à livrer des renseignements importants. Quels peuvent donc être les rapports entre les images progressivement restituées par la recherche scientifique et les images reçues, héritées, transmises par les auteurs classiques ?

Montagnes des Alpes et des Apennins, plateaux et vallées de l'arrière-pays, éperons effilés, plages et criques constituent le prélude nécessaire à la compréhension du peuplement mais aussi des caractéristiques, des ressources des différentes tribus ligures.

LE CADRE NATUREL

Dans une région compartimentée à l'infini par d'innombrables reliefs, la maîtrise de l'espace par l'homme jouera un rôle vital. Deux fleuves limitent notre zone d'étude : le Var à l'ouest et l'Arno à l'est. Polybe précise même : "Le territoire des Ligures s'étend du côté de la mer, jusqu'à Pise, la première ville étrusque à l'ouest, et vers l'intérieur jusqu'à Arretium" (1).

Si les Apennins sont souvent, comparés aux Alpes, ce sont surtout celles-ci enveloppées de "l'horreur des neiges éternelles" (2) qui impressionnaient les anciens. Aussi les cols et les pistes muletières issues des sentiers tracés par les bergers et leurs troupeaux, reprises en fonction de leur utilité, permettaient de parcourir le haut-pays et de mettre en communication monts et vaux, de donner accès à des vallons isolés ou vers la mer, de franchir les reliefs et de faciliter la liaison entre la côte et les régions de l'intérieur (3). Nos tribus ligures bénéficiaient donc de toute une série de "bronches" les reliant au poumon économique constitué par les voies de la Durance et du Pô.

Sur le moyen et bas-pays, sur les plateaux, les coteaux et les collines, le climat ambiant était identique au nôtre avec des variations minimales de l'ordre de quelques dixièmes de degrés. Et l'hiver, les flancs de coteaux bien exposés au soleil étaient encore plus recherchés que les fonds de vallées empreints d'une froide humidité : ainsi pour les coteaux "chauds" des vallées du Var moyen, de l'Estéron, de la basse Tinée, de la basse et de la moyenne vésubie.

LES RESSOURCES

Le climat méditerranéen est tout de même là, générateur de toute une série de ressources. Comme le confirme Strabon : "Ils (les Ligures) y ont en abondance du bois propre à la construction des navires, avec des arbres si colossaux qu'on en trouve d'une épaisseur de huit pieds au diamètre... Les Ligures les acheminent sur le marché de Gênes avec du petit bétail, des peaux et du miel. Ils rapportent en échange de l'huile et du vin d'Italie" (4). Du bois 9 Le mélèze (larix), le pin du mont Viso (pinus), l'orne, le frêne sauvage, le sapin blanc. . Pise, Luni commercialisaient le bois de construction ; les familles les plus riches des régions d'Anti-polis, de Vado Sabatia, de Gênes ou de Lunae Portus en profitaient pour se procurer, en échange, de l'huile et du vin d'Italie dont ils réutiliseraient ensuite les contenant¹ (amphores) sans oublier qu'ils avaient eux même une petite industrie locale très florissante née du vin et du bois : la tonnellerie.

Si le pays n'était pas un des greniers du monde méditerranéen, il n'était pas exempt de toutes ressources et l'on peut citer pêle-mêle : la chasse (lièvres, sangliers, chevreuils, bouquetins...), la pêche, le sel (les saumures étaient déjà réputées) provenant du littoral ou des sources salées (Castellet-les-Sausses), la pierre, le marbre (Daluis, Guillaumes Embrun), le calcaire (Muz/erone), le fer (Etrurie, île d'Elbe), le plomb argentièr (Argenton dans la vallée du Coulomp). l'argent, l'or (Thorame-haute), le cuivre (Guillaumes, Daluis, Saint-Léger, Puget-Rostang, Sestri-Levante), l'étain de Toscane, l'ambre de Sisteron (le portage du minerai ou du métal constituait une source de revenus non négligeable pour les indigènes dont de longs convois se dirigeaient vers les ports, intermédiaires entre les flancs de montagne producteurs et les utilisateurs régionaux ou étrangers)..., les produits de l'élevage (vaches de race "Tarine", chèvres, brebis... pour la laine, la viande, les peaux -mais aussi- mulets et chevaux qui, empruntant les parcours montagneux, permettaient les échanges entre marchés car il fallait respecter le passage des intermédiaires, des colporteurs qui proposaient en échange les denrées indispensables non fournies par le sol), les cultures, les vignes (si le vin provenait le plus souvent de l'Etrurie ou de l'aire de Marseille ainsi que l'huile, les vins locaux souvent parfumés par le thym et la lavande n'étaient point méprisés), le blé... les ateliers et fabriques de tuiles à rebord (Saint-Jean-du-Désert, Besseuge portent leur trace avec notamment des boules d'argile crue prêtes à l'utilisation ou des fragments de tegulae porteurs de marques aux cachets différents) concurrençant les exploitations de carrières d'ardoise (Chiavari, Sestri-Levante) fournissaient un matériau essentiel à la couverture des habitations.

PEUPEMENT ET PEUPLADES

Quel visage allons-nous attribuer aux peuples de ce pays ? Aucune réponse satisfaisante n'est encore donnée concernant l'origine des Ligures.

Plusieurs hypothèses séduisantes existent : peuples ayant occupé une zone allant de l'Italie centrale à l'ensemble de l'Occident... ou simplement une aire correspondant au territoire apenninien au nord de l'Arno, à la Ligurie actuelle et à la moitié occidentale de la vallée du Pô et de l'arc alpin : origine espagnole (développée par le Pseudo Scylax) ou celte (Festus Aviennus cite le pays des Ligures et leurs migrations du nord vers le sud sous la pression des Celtes) ; hypothèses aériennes de d'Arbois de Jubainville, touranienne (qui les ferait descendre des ouralo-altaïques de l'Asie centrale) et même africaine.

En marge des grands courants migratoires ou commerciaux mais subsistant par intermittence leur contact, les ont-ils fractionnés, absorbés tout en les modifiant ? Ce serait alors cet enchevêtrement qui aurait donné Ligures et Celto Ligures, eux-mêmes se déplaçant ensuite au gré de leurs recherches de terres et de butins.

Les auteurs de l'Antiquité emploient souvent pour désigner les tribus ligures de la zone étudiée les termes de Alpini (Riviera occidentale de Savone à Monaco), de Montani (hautes vallées de la Roya, du Tanaro ou de Cadibone) ou de Capilla-ti (Alpes-Maritimes). Ce sont des dénominations collectives.

Lorsque nous détaillons les différentes peuplades ligures, nous trouvons : - sur le versant piémontais :

. Les Ligures Epanterii (qualifiés de Montani, ils sont cités par Tite-Live au moment où Magon, ayant pris Gênes, intervient chez les Ligures Alpini pour essayer de se les concilier et d'obtenir des mercenaires)

. les Statielli apparaissent au livre XLII 8. Ils étaient installés dans la région de Piana Criscia ainsi que dans les "Langhe" actuelles entre les vallées du Tanaro et du Bormida. Aquae Statiellae s'y implanta.

. les Irienses se trouvaient dans la basse vallée du Scrivia. Leur nom apparaît dans la ville romaine de Forum Iulium Iriensium.

. les Bagienni, dans la fertile plaine du Montferrat, regroupaient sans doute un ensemble de tribus autour de Pedo, Auriates, Augusta Bagiennorum, Pollentia, Alba Pompeia (Alba) et peut-être Hasta (Asti).

- à l'est du Var :

. les Vediantii, entre le Var et la Turbie, installés à Cemenelum, entretenaient traditionnellement de bonnes relations avec leurs voisins grecs de NikaTa. Les ports étaient actifs sur leur territoire et deux vici gallo-romains, Contes et le vicus Navelis, sont notés.

. les Vesubiani avaient pour débouché prééminent le col des Fenêtres vers la vallée de la Stura.

. les Ectini étaient, eux, entre le haut Var et le Cians, entre la Tinée et la Stura di Démonte, avec pour débouché la vallée de l'Ubaye. Podium Tinearum (Puget-Théniers) aurait été une de leurs installations.

. les Veamini, peuplade charnière entre les Alpes Cottiennes et les Alpes-Maritimes.

. les Eguituri et les Nemeturii simplement mentionnés sur la liste du trophée de la Turbie se situeraient hypothétiquement entre la haute vallée du Var et celle de l'Estéron. On leur attribue Villars-sur-Var et Glanate.

. les Oratelli, à l'est du Paillon, selon Nino Lamboglia.

. les Intemelii, entre le torrent Nervia et la Roya, virent s'épanouir Albium Intemelium (Vintimille).

. les Ingauni dont la cité Album Ingaunum (Albenga) donna naissance à l'empereur Publio Elio Proculo proclamé en 280-281 ap- J.-C. (5).

. les Sabates, voisins des Ingaunes, sont moins connus. Leur ville principale était Savone, mais ce sera Vado qui sera choisi comme point terminal de la via Aemilia Scauri en 109 av. J.-C.

- à l'ouest de l'Arno :

. les Genuates, installés dans un bassin semi-circulaire autour de Polcevera et du Bisagno, voie de passage pour les denrées et les voyageurs vers la haute Italie et l'Europe centrale, se réservèrent l'oppidum Genuae défini par Strabon (6) "emporio des Ligures".

. les Tigulli, dans la plaine alluviale du torrent Pétronio, nous ont laissé le toponyme de Segesta Tiguilliorum.

. les Apuani, la tribu ligure la plus à l'est, eut à subir le plus de déportations, avec notamment celle de 180 av. J.-C. La région était un carrefour commercial qui recevait des marchandises campaniennes et étrusques et qui, par la via Aemilia Scauri, était en relation avec Rome et la Gaule, avec Fornoue et Parme, avec le pas du Brattello.

LANGUE

Des traits distinctifs d'une population, l'un de ceux que l'on remarque le plus est assurément la langue. Mais que reste-t-il de la langue parlée dans la Ligurie préromaine ? Des éléments lexicaux méditerranéens permettent d'affirmer l'existence d'un très ancien patrimoine linguistique indifférencié sur l'aire ligure et les territoires voisins. Certaines racines comme alp/b dont la signification semble être "hauteur" se retrouvent dans la toponymie ligure : Alpes, Albe, Albin-timilium, Albingaunum... mais aussi dans l'Italie tyrrhénienne, en Etrurie (fleuve Albinia), dans le Lazio (Alba Longa), chez les Eques (Alba Fucens), en Lucanie (Mont Alburnus). Cela signifie-t-il que ce fonds très ancien s'étendrait à l'ensemble de la côte tyrrhénienne, laquelle n'était pas privée de contacts avec les Grecs ? L'aire étrusque se trouverait, elle, au croisement entre les influences occidentales et ligures et les influences orientales tyrrhéniennes et grecques.

Où la langue des Ligures ne constitua jamais un tronc unifié et se maintint donc morcelée entre de nombreux parlars correspondant aux différentes tribus, ou, antérieurement à l'utilisation du latin, elle passa par plusieurs stades successifs au cours des âges. Variation horizontale, spatiale dans le premier (as, variation verticale, chronologique dans le second cas. Et sans doute ces deux hypothèses se rejoignent-elles.

La langue parlée à la fin du III^e siècle av. J.-C. nous prouve un processus de latinisation déjà avancé ; la table de Polcevera qui rapporte la sentence d'un arbitre public émise à Rome le 18 décembre 117 av. J.-C. et rédigée en latin te démontre : elle met fin à la controverse née de l'exploitation du territoire occupé par les Genuates et les Viturii Langenses et nous y trouvons 23 toponymes et 6 ethnies paléoligures parallèlement à des informations importantes sur l'aménagement du territoire resté encore relativement souple. La latinisation ne gagnait alors en priorité que les sites urbains, les vallées enclavées entre les montagnes de nos régions préservant l'utilisation de cette langue préromaine si difficile à cerner et sans doute issue d'un progressif amalgame entre un fond original méditerranéen et des apports successifs et réciproques selon les époques historiques.

VIE QUOTIDIENNE ET HABITAT

L'étude de leur civilisation autorise une approche plus vivante de ces populations mettant en lumière ce qu'était leur vie quotidienne, leur habitat, leur religion et leurs rites.

Les Ligures "intonsi" et "inculti", les Ligures Capillati, tels sont les termes dont les auteurs anciens se servaient pour désigner plus précisément ces populations et qui traduisaient une certaine répulsion de la part des Grecs ou des Romains pour qui l'aspect physique de ces hommes ne reflétait pas leur idéal au point de vue soins du corps en tant que rite social (7). Et il est vrai qu'ils ne payaient pas de mine ! Dans un pays rude, pauvre, sévère, dur, où la moindre parcelle de terre était conquise sur les cailloux et les sables, était brûlée par le soleil de l'été ou les gels de l'hiver, le Ligure devait se battre pour s'assurer à lui et à sa famille une subsistance médiocre qui donnait encore plus de prix à son attachement au pays. Strabon résume fort bien cette vie qui n'était pas de tout repos : "La Ligystique... elle ne présente rien qui mérite d'être relaté, si ce n'est que ses habitants vivent par bourgades et n'ont qu'un sol aride à labourer et piocher, ou plutôt, comme le dit Posidonius, à tailler" (8).

Existait-il une propriété privée ? Rien ne nous permet de l'affirmer, mais un noyau familial solide s'était ancré dans les mœurs : la femme y avait sa place comme dans d'autres civilisations de la Méditerranée et la filiation de père en fils avec reconnaissance de ceux-ci de la part du père, étaient des aspects permanents de leur vie sociale.

Un temps cultivateur, un temps éleveur, un temps soldat, un temps marchand, un temps marin, notre Ligure pouvait se frotter d'une manière éclectique à presque toutes les activités humaines de l'époque. Mais il fallait aussi se prémunir contre les intrus... groupes de vagabonds, animaux dangereux, bandes de pillards... et en cela, des enceintes comme les castellaras jouèrent un rôle certain. On les trouve normalement situées sur un point élevé (entre 90 m et 1299 m), près d'un sommet. Le nombre de ces enceintes montre que la région était densément peuplée, toutes proportions gardées, à l'époque proto-historique. Or, si on a repère jusqu'à aujourd'hui une vingtaine de castellaras sur les sommets des monts de la Ligurie italienne, avec quelques tombes et nécropoles à Chiavari. Gênes et Arnéglià, par contre, il y en aurait, selon le médecin-général (R. Cheneveau autour de 280 dans les Alpes-Maritimes dont une bonne partie se trouvant sur les premières hauteurs bordant la côte.

Est-ce à dire que les castellaras des Alpes-Maritimes ne sont pas les mêmes que ceux d'Italie ? Pourtant, ils se sont répandus à peu près aux mêmes époques : dès le VI^e siècle, on trouve des castellaras sur les hauteurs dominant la vallée du Var et cela est identique pour ceux de la Ligurie italienne avec quelques sites (Zignago, Pignone) occupés dès l'âge du Bronze.

Pourquoi alors cette disproportion entre ceux des Alpes-Maritimes et ceux d'Italie ? Il est probable, d'une part que ces enceintes se sont répandues du nord-ouest par la Durance, les hautes et basses Alpes, il est donc logique qu'elles diminuent entre le Var et la Roya pour se raréfier vers l'est. Il semble ensuite que, le Ligure devenant progressivement un peu moins pasteur et un peu plus agriculteur, il ait dû abandonner ces enceintes devenues inutiles au moment de la paix romaine. Ces points de fixation étant alors selon leur situation et quand le terrain le permettait, utilisés pour la construction de villages à l'époque romaine. Et si l'enceinte apparaissait trop étriquée, une immigration se produisait : le village sortait de ses murs à la recherche d'un endroit mieux exposé au soleil, moins ventilé par des courants froids, plus proches des cultures, tous près du point d'eau... bref plus confortable !. Site souvent abandonné une fois l'insécurité revenue.

Les gens logeaient dans des abris : cases de branchages, taudis appuyés contre des affleurements de rochers... maisonnettes à plan carré généralement avec des murs en pierres sèches, même si quelquefois de la boue était utilisée comme liant. Au Monte Colma, au-dessus de Verezzo, un habitat a été l'objet de deux campagnes de fouilles en 1961 et 1963 sous la direction de M. Ricci. Cet habitat se trouve à l'intérieur d'une puissante enceinte de type polygonal ; au nord et au sud, il s'agit même d'une triple rangée de pierres sèches, à direction parallèle, avec un remplissage interne de pierraille atteignant une épaisseur de 9 mètres. A l'est et à l'ouest, l'enceinte ne comporte plus qu'une seule rangée haute à l'origine de 3 mètres. La cabane est à plan carré. Elle a deux pièces. Elle était construite en pierres sèches. Une autre cabane plus au nord a fourni des récipients en céramique grossière courants à l'âge de Fer, des fragments de céramique vernissée noire campanienne et des amphores provenant de la colonie grecque de Marseille (datables des V-VIe siècles av. J.-O). Une troisième cabane est repérée en dehors de l'enceinte vers le sud. Elles n'auraient été désertées qu'au IIIe siècle ap. J.-C ce qui prouve une continuité dans l'occupation démontrée par les nombreux débris de céramique romaine des époques républicaine et impériale (9).

RELIGION, RITES ET NECROPOLES

Il est normal de penser que, comme toute population primitive, les Ligures exprimaient leurs sentiments religieux par une espèce de vénération en faveur d'esprits, de génies protecteurs des lieux, divinisant les aspects de la nature qui les entouraient et qui leur semblaient singuliers par quelque façon : par leurs bienfaits (oiseaux et serpents étaient considérés comme des divinités dont il fallait se gagner la faveur), par leur force (l'arbre qui s'élevait vers le ciel trouve sa représentation en Rubasacus et Robes qui, à Démonte, sont proches du dieu du chêne des Gaulois) ou par leur inaccessibilité (ainsi raconte-t-on toujours que la flèche de pierre que l'on peut observer sur la route entre Noli et Verzi était l'objet d'un culte en l'honneur du dieu montagnard Penn dont l'Apennin tirerait son nom ; ainsi le mont Abeglio près de Vintimille était vénéré sous le nom de Abelios). D'autres entités comme la Terre (correspondant à la Terra Mater, déesse-mère du monde gréco-romain, présente à Cimiez, à Démonte et au Mons Matrona - Mont-Genèvre), le Soleil (Belemes), le Feu, la Lune (Belisona), le Créateur (Brus), le père des hommes (Reutates) et même Saturne, dieu primitif de l'Italie, auraient été connues d'eux.

Ces croyances étaient faites la plupart du temps de superstitions et ne comportaient pas encore de dieux ayant une fonction bien déterminée et un attribut précis. Ce n'est que pendant la romanisation que, dans une certaine mesure, nos indigènes adopteront les divinités du panthéon gréco-latin. Rome marquera sa volonté de récupérer tous les cultes locaux en les regroupant et en les dotant presque systématiquement d'un surnom indigène : Mars sera vénéré, mais il sera bien loin du dieu de la guerre romain, perdant ses attributs guerriers, il sera protecteur, vigilant, tutélaire. Sur les cols de nos montagnes, des autels votifs lui sont dédiés (nouvelles constructions ou utilisation du matériel préexistant) : à Mars Veracinius (aux Mujouls entre la Penne et Briançonnet). De cette époque datent également des inscriptions votives comme celle découverte dans le cimetière de la Penne :

DEO
MARTI. IEUS D
RT NO. PAC. BERITI
NIDES VO. SIBI
POSVERUNT

"Au dieu Mars Ieusdrinus, les paysans de Beritum ont, de leurs deniers et pour eux, élevé ce monument".

Sur les monuments de nos cités, des inscriptions en l'honneur d'autres divinités apparaissent : à Silvain à Cemenelum, mais aussi à Luni (où l'on honore également Diane-lune). Dans le nom même de leur cité, des toponymes les rappellent quelquefois comme pour Albium Ingaunum, dont une partie du nom se réfère à Albion, l'un des fils de Neptune en lutte contre Hercule. N'oublions pas ce dernier, protecteur des routes, et Neptune lui-même honoré d'un autel par une corporation de pêcheurs de Pedo (Borgo San Dalmazzo).

Le culte romain supplantait ainsi peu à peu les cultes indigènes, du moins superficiellement, car en réalité les dieux romains devenaient là des divinités bien locales, exprimant sur le plan religieux le particularisme de nos Ligures, surtout dans les régions les plus morcelées des Préalpes alors que dans les régions les plus développées, postérieurement à Rome, mais progressivement, s'introduiront des cultes orientaux comme celui d'Isis (à Monteu da Pô - Industria).

Nous possédons très peu de renseignements sur leur vie religieuse, ce que nous connaissons mieux, en revanche, ce sont les rites funéraires. Si le rite de l'incinération laisse la place en Ligurie "historique" à celui de l'inhumation, notons aussi que la présence de grandes fibules "à sangsue" analogues à celles que l'on trouve dans les tombes italiennes des VI^e et V^e siècles av. J.-C se retrouve dans les tombes à incinération de Pornassio dans le val d'Aroschia, déjà sur le versant maritime méditerranéen et semble constituer un lien qui, de l'aire de Golasecca à travers la Ligurie et le Piémont, atteignait les flancs occidentaux des Alpes. Cela renforce l'idée d'une zone ligure cohérente à travers la protohistoire. Parmi les nécropoles ligures à incinération, celles de Gênes (1898), Améglià (1977-1979) et Chiavari (1959) sont les plus connues. Chacune d'elle est divisée en plusieurs noyaux regroupant un certain nombre de tombes (121 à Gênes par exemple). Il semble y avoir eu une stricte organisation de chaque ensemble permettant aux familles d'honorer régulièrement leurs morts.

A Gênes, chaque tombe est constituée d'une fosse à tronc unique de grand diamètre, creusée dans la marne grise et remplie de terre et de débris ; dans le fond est taillée une petite fosse fermée par une lourde dalle de pierre appuyée sur une avancée de terrain. A Chiavari, les tombes de forme carrée ou rectangulaire sont coffrées de dalles en ardoise. Dans chacune, une à quatre urnes funéraires, munies de gobelets-couvercles, auxquelles s'ajoutaient des vases rituels.

Enfin Améglià présente des tombes qui comprennent entre une et trois urnes funéraires munies de gobelets-couvercles de production locale. Ces nécropoles ont un air de famille.

Pourtant le mobilier funéraire nous indique qu'elles ont été utilisées à des périodes différentes : Gênes entre le début du V^e siècle et le III^e siècle av. J.-C, Chiavari entre la fin du VII^e siècle et la moitié du VI^e siècle av. J.-C et Améglià entre la fin du IV^e siècle et la première moitié du III^e siècle av. J.-C. Ce mobilier en plus ou moins bon état est de deux sortes :

- les vases de production locale ou importés (kylikes de l'Attique, céramiques vernissées noires, bucchero nero étrusque), gobelets et coupes.
- les bijoux (fibules, ceinturons, colliers, boucles d'oreilles en or. Dagues en argent).
- les armes (lances, poignards et couteaux repliés et tordus, casques). On relèvera les

différences entre tombes féminines et masculines ou les armes sont repliées sur files-mêmes selon un rite qui se généralise dès la Tène et qui tendrait à affirmer l'indivisibilité de l'homme et de son armement.

Nous n'avons pas, entre Var et Arno, d'autres nécropoles aussi importantes. Bien sûr, auprès des établissements ligures modestes, on a trouvé des tombes à fosse avec du matériel de production tout à fait locale ; bien sûr, on y trouve, notamment sur la frontière occidentale des tombes sous tegulae, montrant que ces populations pauvres adoptèrent les techniques des Romains, dans la mesure du possible, les vallées du Paillon, du Var moyen, de la basse Tmée, de la basse et moyenne Vésubie en sont la preuve. Ascros, Briançonnet, Ilonse, la Penne, Roquebillière, Tourrette-Levens... tous ces villages romanisés" présentent des tombes ou des embryons de nécropoles, mais d'époque romaine. Il semble bien que dans des cas isolés, nos indigènes de l'arrière-pays aient utilisé, avant l'occupation romaine, les cavernes et grottes de leur environnement comme lieux funéraires, y déposant un mobilier très rudimentaire, dont les céramiques n'étaient pas très différentes de la céramique communément employée.

La côte, elle, plus propice aux influences plus peuplée aussi, aurait vu se développer ces villes des morts, ces nécropoles qui constituaient l'extension nécessaire à tout établissement humain et urbain important.

RELATIONS AVEC LES PUISSANCES VOISINES

La côte qui, justement, par tout un réseau de vallées reliées entre elles par des cols, est mise en relation avec les grandes voies de commerce concernant la région : la Durance et le Pô. Ces voies de communication obligées, dès l'âge du Bronze virent une circulation accrue. Pourquoi sacrifier les intrus qu'étaient voyageurs et commerçants ? Il était plus intéressant de négocier leur passage avec fourniture d'une escorte, de guides, de bêtes de somme du pays qui, seules, s'aventuraient sur les corniches pierreuses qu'il fallait emprunter... et les riverains seront même tenus juridiquement responsables du tort que pouvaient subir les voyageurs. Un tel contexte éclaire mieux la découverte de cette main de bronze, portant sur la paume une inscription grecque en trois lignes :

ΕΥΜΑΘΑΛΟΝΙΔΡΟΕΛΟΥΕΛΑΥΝΙΟΥΕ

« Signes de reconnaissance pour les Velaunn »

Cette main d'origine massaliote daterait du II^e siècle av. J-C . et serait donc la conclusion d'un accord entre une peuplade des Alpes et une ville grecque du sud, pourquoi pas Antipolis et la peuplade alpine des Velaunn " De lourds droits de passage étaient prélevés mais fous y trouvaient leur compte : les marchands étrangers, le commerce local et même régional.

Des relations de bon voisinage s'établirent avec les peuples des alentours bien que des rivalités notamment d'intérêt se fassent jour. Les populations montagnardes ligures acheminaient vers les villes de la côte les produits courants : huile, blé, raisins, vins, viandes, légumes, aromates... En revanche, de la côte provenaient sel, graisses, poissons salés... Des produits alimentaires mais aussi des verroteries, tissus et céramiques qui étaient diffusés des villes vers les campagnes et les bourgades ou même des produits bruts qui ne faisaient que passer, destinés à des régions plus lointaines (vallées de la Durance et du Pô par exemple...). Les intérêts des habitants des villes, enrichis par les échanges maritimes s'harmonisaient avec ceux des campagnes fertiles. La vie locale intense permettait le maintien de toute une série de passages obligés qui seront ensuite aménagés et agrandis par les Romains après la Conquête : le col de la Madeleine entre la vallée de l'Ubaye et le Piémont (1944 m), le col des Granges Communes vers la Tinée, le col des Fenêtres (2471 m), le col de Tende (1870 m), le col de Cadi-bona reliant la côte à la vallée du Bormida, le col del Giovc entre Sassello et Albisola, le passo del Turchino reliant la côte à Alexandrie, le passo di Scoffera par la vallée de la Trebbia...

Ainsi tout un réseau existait et mettait en relation la côte et les voies de la Durance et du Pô en dehors de quelques verrous comme celui que nous trouvons dans la vallée du Var au niveau du Chaudan et qui limitait sensiblement les communications. Ainsi, les vallées des Alpes Ligures semblent se tourner vers la Durance et les cols des Apennins ligures permettent, eux, d'ouvrir l'arrière-pays sur la côte et sur le Piémont

La Conquête romaine s'échelonna de 238 à 14 av.J.C. L'organisation des voies avait commencé bien avant cette dernière date, alors que les tribus ligures n'étaient même pas totalement pacifiées : leur trace servant à consolider le contrôle de Rome et permettant de plus rapides mouvements de troupes. Aussi faut-il mettre à bas la légende qui nous présente de façon somptueuse ces routes, la via Iuha, pour ne citer qu'elle, était plutôt "rustique" dans son tracé, du moins dans la partie occidentale de celui-ci. Aménagée en corniche, dans le rocher, avec du côté de la pente des murs de soutènement, elle avait un revêtement (sol chaulé, empièchement de petites dalles) qui était adapté au type de terrain et devait nécessiter de fréquentes réfections, chronologiquement, dès 187 Plaisance est en relation avec Rimini et l'Adriatique par la via Aemilia qui prend à revers les farouches Ligures. En 148 débute la via Postumia de la mer Tyrrhénienne à l'Adriatique. Le consul Spunus Postumis Albinus rejoint Gênes, Libarna, Dertona, Placentia à Aquileia. M. Fulvius Flao us (120 av. J.-C.) trace la via Fulvia de Dertona à Asti. M. Aemilia Scaurus (109 av. J.-C.) prolonge la via Aurélia à Luna, Gênes et Dertona. Enfin en 13 - 12, le via Iuha Augusta est jalonnée de Plaisance à Albintimiliun en direction du Var La voie du Mont-Genèvre, elle, rejoint Plaisance, important nœud routier, en descendant par Augusta Taunorum (Turin).

L'expansion des noyaux urbains Plaisance, Dertona, osti, Turin, Pedo, Albintimiliun", Albingaunum, Savone, Luno...) et la romanisation de l'arrière-pays, en Ligurie, furent en grande partie le résultat de l'organisation de ce réseau de voies, bien qu'il présentât des difficultés spéciales dues au relief Par l'intermédiaire de ces points d'appui, le monde étrusco-grec entamait des relations avec la Celtique du Pô et la Durance et cela dès la deuxième moitié du Ve siècle av. J.-C.

L'examen du rôle que les Ligures jouèrent dans le jeu politique méditerranéen de l'âge du Fer à la Conquête romaine nous amène à pénétrer plus avant leurs relations aussi bien commerciales que belliqueuses avec Celtes ou Etrusques" Grecs ou Romains.

Les Celtes ou Gaulois eurent affaire aux Ligures. A l'aube de la puissance romaine, ils se trouvèrent face à face. Ce fut alors autour de quelques grands peuples que se cristallisa dans cette période (IVe au IIIe siècle av. J.-C.) une "identité" ligure et cela sans doute en fonction d'une attitude hostile aux Celtes : ainsi autour des Salassi et des Taurini (Val d'Aoste - Piémont) ou des Segusim et des Bagienni (vallées de la Stura et du Tanaro). Seuls, les peuples de l'Appenin oriental qui vivaient auprès des Boïens de l'Emilie se laissèrent infiltrer et subirent le même destin qu'eux. Il en est de même pour ceux des Alpes-Maritimes où, bien que constituant la part la plus importante de la population, ils cohabitèrent avec certains groupes celtiques qui fusionnèrent avec eux, formant ce que les historiens et géographes du IIIe siècle av. J.-C. qualifient déjà de Celto-Ligures.

Dans les milieux étrusqués de l'ouest, les Apuani et les Frimâtes utilisèrent les Celtes comme contre-poids à la puissance des Etrusques. Grosso modo, la frontière avec les Etrusques était constituée par l'Arno mais les Ligures profitèrent à partir de la victoire des Phocéens au large d'Alalia (vers 540-535) des difficultés étrusques en occupant le port de Pise (IVe-IIIe siècles av. J.-C.). Si les Etrusques voyaient leur suprématie maritime leur échapper, par contre leur puissance terrestre se maintenait notamment par le biais de la grande voie de communication vers Plaisance et le Pô, plus tard appelée via Aemilia. Des éléments actifs empruntaient cette voie et pouvaient aller à la rencontre des Ligures : une population déjà en possession d'une civilisation brillante, aux goûts et aux habitudes raffinées se devait d'être le déclic qui amènerait les Ligures à s'adapter, à assimiler les éléments qui ne heurtaient pas trop leurs propres convictions et coutumes et les préparer ainsi à une future urbanisation, puis romanisation de leur pays.

Commerce étrusque et commerce grec ont dû coexister au VIe siècle. A moins qu'ils ne se soient succédés. Les Phocéens arrivés en dernier ont dû troubler les contacts qui existaient déjà entre indigènes et Etrusques. Toute escale accueillante était ardemment souhaitée par les navigateurs. Alalia aussi bien qu'Antibes ne semblent pas du tout avoir été délaissées malgré les aléas de la politique. Monaco et Ampelos (aux alentours de Bordighera) font partie de ce mouvement de colonisation qui porta les Grecs vers l'est après Alalia. Elles se retrouvent pourtant isolées dans les siècles suivants, toujours actives au point de vue commercial, mais contrôlées par les Ligures. Ainsi se développent les prémices d'une lutte d'influence entre Grecs et Ligures dans la zone comprise entre Vintimille et Nice, lutte qui ne se situe plus au niveau commercial - bien accepté - mais surtout politique. Nos populations ligures se regroupent face à une influence grecque devenue trop pesante et plus nous avançons vers l'est, plus la densité des castellaras diminue, ici en corrélation avec une décroissance de l'influence grecque.

La résistance ligure sera virulente mais seuls les Intenelii et les Ingauni pourront conserver leur entière indépendance ; ils avaient senti le vent de la défaite, aussi se tournèrent-ils dorénavant vers les Carthaginois qu'ils soutiendront pour la suprématie maritime de la mer Tyrrhénienne. Nice et Monaco restèrent grecques mais entourées de Ligures, elles ne purent éviter l'asphyxie économique que grâce à des relations plus pacifiques avec les voisins (fin IVe siècle). Quant à Gênes, elle possédait un arrière-pays qui s'ouvrait non pas vers ces rudes montagnes qui bordent directement la côte, mais vers le Piémont et la Lombardie tout proches. Si elle avait entretenu dans un premier temps des relations amicales avec le bloc étrusco-carthaginois (allant jusqu'à fournir des mercenaires qui combattirent à la bataille d'Himère en 480 av. J.-C.) et hostile avec les Phocéens de Marseille, elle révisa très tôt ses alliances lorsque la puissance étrusque baissa. Ce réajustement intervint alors même qu'elle se voyait concurrencée par Savo, Albium Ingaunum et Albium Intemelium qui tiraient à elles une bonne partie du trafic avec le Piémont. C'était autant de perdu pour Gênes. Aussi une connivence de fait s'établit avec Marseille, préparant de futurs rapports avec Rome.

L'ENTREE EN SCENE DE ROME

Très tôt, les auteurs classiques qualifièrent les Ligures de brigands qui n'hésitaient pas à lancer des razzias sur les caravanes de marchands qui tentaient de pénétrer ou de traverser leur territoire. "Ligus" et "Albion" symbolisent cette crainte : ce sont deux héros locaux légendaires qui auraient manifesté leur opposition et par-là l'opposition indigène à la présence grecque. Leurs toponymes se retrouvent d'ailleurs dans certains noms d'oppidas ou de peuples. Quoiqu'il en soit l'exploit fabuleux d'Héraklès qui "ayant tué les chefs des brigands, assura la sécurité de ceux qui voyageaient..." aplanit ces difficultés.

Brigandage endémique, il y avait. Il contribuait à améliorer les maigres revenus mais également à assouvir leur besoin de luttres, de brutalités. Cette force guerrière ainsi mise en action et remarquée par ceux qui en étaient les victimes contribua à leur forger une réputation. Pourtant leurs moyens militaires n'étaient guère classiques : guet-apens et embuscades étaient leur lot bien que des faits d'armes plus importants aient été relevés (Pise en 193 av. 3.-C avait failli être prise, Modène le fut et Luni avait déjà été conquise sur les Etrusques).

Nous n'avons pas une véritable idée de ce que fut la puissance terrestre des Ligures tout ne s'explique pas que par le brigandage, une véritable politique d'expansion a dû exister, malheureusement très vite contrée par les Romains.

Le même problème se pose pour leur capacité navale. Le trajet le long des côtes ligures était réputé très dangereux dans l'Antiquité, tant à cause des écueils naturels que pour la présence permanente de pirates. L'examen de certains sites sous-marins, de restes d'amphores massaliotes nous montre l'ambiguïté des rapports qu'entretenaient ces indigènes avec les Grecs. S'agissait-il d'échanges commerciaux ou de butins dus à leurs rapines ? Si l'on veut donner un crédit certain aux sources romaines, plutôt que dues à de pacifiques échanges, ces amphores, au moins en partie, devaient être rapportées aux profits de la piraterie.

Dès le III^e siècle av. 3.-C, ces actes de piraterie se multiplient sur la "route des Phocéens" et les Romains en profitent en 235 pour réclamer à Carthage (dont c'était une des zones d'influence) des indemnités (les Sardes étant aussi impliqués dans cette activité lucrative).

Au II^e siècle encore, la route n'est pas sûre. Imaginons les plaintes de Marseille qui appelle en 181 les Romains à son aide : "A cette époque, ils faisaient la course sur mer, et, montés sur des embarcations de pirates, enlevant et pillant les navires marchands, ils allaient jusqu'aux colonnes d'Héraklès...". Plutarque dans son "Paul-Emile" (6) signale ces attaques : les Ligures d'Albenga y perdront toutes leurs barques à plus de trois rames qui leur seront retirées par Paul-Emile. Mais il n'est pas du tout improbable que, dans la région de Pise, en 193, les Ligures aient utilisé leurs forces pour causer des difficultés aux cités côtières... le phénomène n'était pas mineur.

Ce climat d'insécurité devenait trop préjudiciable non seulement aux Grecs, mais aussi aux affaires et à la puissance naissante de Rome. Dès 238 av. J.-C, elle avait commencé à aménager une base pour sa flotte à l'embouchure de l'Arno. Dès 154, à la demande des Marseillais, une expédition punitive est organisée contre les Oxybiens et les Deciates. L'affaire est sérieuse. Flaminius échoue d'abord et Q. Opimius arrive à bout de leur résistance très difficilement. Des mesures radicales pour protéger le littoral sont alors prises. Tout le rivage de Monaco à Golfe-Juan est donné à Marseille. Les Deciates et les Oxybiens sont désarmés et doivent fournir des otages. L'accès du rivage leur est interdit et Strabon (10) parle de "12 stades -2220 m- là où la côte offre de bons ports et jusqu'à 8 stades -1480 m- là où elle est rocailleuse".

Voilà déjà deux sources de revenus bien tarées pour nos Ligures. Si l'on sait qu'à partir de l'installation de douanes par les Romains dont la fameuse "Quadragesima Galliarum", les péages et autres "assistances" à étrangers commencèrent également à diminuer leur rendement, on voit que le seul appréciable complément qu'il leur était possible d'obtenir était dû au mercenariat.

Strabon (5, 2, 1) avait déjà remarqué cette prédisposition des Ligures à la guerre lorsqu'il écrivait : "les hommes avaient toujours été en réalité plutôt guerriers qu'agriculteurs" et encore "La Ligurie est riche en hommes et de là proviennent la plupart des soldats... leurs hoplites et leurs gens de traits sont excellents". Leur ruse, leur intelligence alliées à leur agilité et à la légèreté de leur armement expliquaient cette renommée (le scutum ligusticum était un des boucliers les plus appréciés de l'époque).

Que d'ambiguïtés cependant ! Marseille louait les services de ces bas-alpins (les Velaunii, alliés de Marseille passèrent après 49 pour des ennemis de Rome et ne furent assujettis qu'en 14 av. J-C comme les Albici) mais était aux prises avec les Ligures du Var ! Ces jeunes hommes audacieux et vigoureux allaient chercher fortune et carrière en louant leur corps mais ils risquaient de se retrouver enchaînés (Tite-Live nous explique qu'au début, le Sénat et ses généraux n'avaient point eu le but de conquérir ces territoires inhospitaliers qui ne les intéressaient que pour les grandes voies qui pouvaient s'y trouver, mais qu'ils se bornaient lorsqu'ils avaient besoin d'esclaves, à cerner à l'improviste les bourgades des montagnes : "ces courses étaient un excellent exercice pour les légionnaires, et fournissaient l'appoint au butin de grandes guerres").

Ainsi se dessine, petit à petit, la façon dont Rome devait concevoir, appréhender, cette région et ses peuples : comme un réservoir en hommes...

Un potentiel humain qui nous paraît tout proche lorsque sur les inscriptions funéraires nous voyons apparaître :

- Sec. Vibius Severus Suetrius qui faisait partie de la cohors I Ligurum et Hispano-rum (originaire de Castellane) CIL, V, 7500.

- Valerius Alpinus, miles Legionis XV Apollinaris (originaire de Glanate).

- Maturius Fuscus emeritus, vétéran de la Legion II Augusta (stèle à 1200 m d'altitude au-dessus d'Ascros).

Un potentiel humain qu'il était sage de soustraire aux autres puissances, notamment aux rivaux abhorrés : les Carthaginois. Car ce "service de guerre" s'était développé en particulier au profit de la grande cité punique. Celle-ci disposait alors de la maîtrise du trafic dans le bassin occidental- de la Méditerranée. Mais la politique de domination maritime et insulaire ce Carthage reçut un coup d'arrêt à Himère en 480 av. JC-". Cette cité, qui s'imposait à un vaste empire, ne le faisait que grâce à un instrument qui s'avéra être un élément de faiblesse : l'armée... Déjà à cette époque, elle était composée de mercenaires ; on en devine le coût, on en voit également les limites et l'hétérogénéité. Hérodote nous dit que "Gélon... serait cependant venu au secours des Grecs (menacés par les Perses), si, vers la même époque, Terillos fils de Crinippos, tyran d'Himère, chassé d'Himère par Théron fils d'Ainésidemos, prince d'Agrigente, n'eût fait venir une armée formée de Phéniciens, de Lybiens, d'Ibères, de Ligures, Elisykes, de Sardoniens, de Kyrniens, armée de 300 000 hommes que commandait Hamilcar, fils d'Hannon, roi des Carthaginois...". Parmi d'autres, les Ligures sont cités comme fournissant des mercenaires.

Cette prédisposition au mercenariat se confirma au cours des années : les Ligures entrant par ce biais dans le cours de la politique méditerranéenne de l'époque. A partir du moment où le traité qui met fin à la première Guerre Punique en 241 prévoit d'attribuer une indemnité de 3200 talents à régler en dix ans et les îles comprises entre la Sicile et l'Italie à Rome, mais surtout interdit à Carthage de recruter des mercenaires en Italie et chez les alliés de Rome, les données ne sont plus les mêmes. Où trouver des mercenaires ? Tel est le problème que doit résoudre Carthage. Comment priver cette dernière, réduite au bassin occidental de la Méditerranée, de ses sources de recrutement ? Tel est le problème qui se pose à Rome. Les Ligures, comme les Corses, les Sardes, les Baléares et bien d'autres, vont se trouver au centre des préoccupations : il faut les faire passer sous contrôle romain.

Mais d'ici leur totale soumission, ils continueront à jouer leur rôle sur l'échiquier méditerranéen. Parlant d'Hannibal, Polybe écrit (III, I, 33) : "En Espagne, il laissa (219 av. J.-C.) à son frère Hasdrubal 50 panthères, 2 tétramères et 5 trières... 11850 Africains et 300 Ligures formèrent l'infanterie d'Hasdrubal, qui reçut aussi 21 éléphants". Tite-Live (XXI, 38, 2-k) constate : "...L. Cincles Alimenteuses, qui fut, écrit-il, prisonnier d'Hannibal, me porterait plus qu'un autre à le croire, s'il ne mêlait les chiffres, en ajoutant à l'armée d'Hannibal les Gaulois et les Ligures. Eux compris, Hannibal, d'après lui, amena en Italie 80 000 fantassins, 10 000 cavaliers (il est plus vraisemblable que ces Gaulois et ces Ligures affluèrent à l'armée seulement quand elle fut en Italie, et c'est ce que disent certains auteurs)...". Ce dernier écrivain insiste même sur la loyauté des Ligures envers Carthage lorsque Hannibal se retira chez eux en 218 à la suite de la bataille de la Trébie : "Comme Hannibal arrivait chez les Ligures, deux questeurs romains, C. Fulfuldes et L. Lucratifs, pris dans une embuscade, deux tribuns militaires, et cinq membres de l'ordre équestre, pour la plupart fils de sénateurs, lui furent livrés par les Ligures, pour lui faire croire plus inébranlable la paix et son alliance avec eux". Et Polybe, encore lui, nous dit au sujet de l'intervention du roi Philippe de Macédoine au printemps 215 av. J.-C. (VII, 3, 9) : "Le roi Philippe et les Macédoniens... pourront compter sur l'aide et l'assistance des Carthaginois... de toutes les cités d'Italie, de Gaule et de Ligurie qui sont leurs alliés et de ceux, en outre, qui pourront le devenir dans ces contrées".

Il faut dire que, parmi tous ces peuples qui fournissaient des mercenaires à l'époque, les Ligures avaient une réputation de loyauté et de ténacité que ne possédaient pas les autres et notamment les Gaulois que seul l'or attirait. Ainsi la plus grande inquiétude régna à Rome lorsque, en 207 av. J.-C., Hasdrubal passa les Alpes pour rejoindre son frère : tout pouvait être remis en question, d'autant qu'"il apportait, disait-on, une grande quantité d'or pour enrôler des mercenaires" (12). Huit mille Ligures seront alors enrôlés et armés. Ce sont eux encore que Magon ira chercher moyennant argent en 205 av. J.-C. ("magna pecunia ad conducenda auxilia"). Il interviendra pour punir les Genuates coupables d'être restés fidèles à Rome et rasera leur oppidum. Installé à Savone, il essaiera de s'assurer l'appui des Sabates et de rallier les puissants Ingaunes. Ce sera chez eux qu'il viendra trouver refuge, vaincu, blessé, au printemps 203, après

La bataille contre P. Quintilius Varus. Et, bien que se méfiant d'eux, le vent de la victoire ayant tourné, on trouvera encore parmi les 12000 mercenaires de la bataille de Zama, des Ligures.

Ils ont donc été mêlés à tous les conflits entre Carthage et Rome jusqu'en 200 av. J.-C. La grande cité punique essayant par tous les moyens de garder un pied en Ligurie. Cette Ligurie que nous allons voir passer sous contrôle romain.

LA CONQUETE ROMAINE

Sous la pression des Celtes ou Gaulois implantés dans la vallée du Pô mais avec lesquels ils entretenaient des relations (si étroites pour certains qu'apparut le terme de Celto-ligures), leur territoire s'était progressivement réduit à la zone comprise entre le Pô et la mer alors que se cristallisait avec plus de force la conscience de leur spécificité.

Parallèlement, les Romains allaient se servir d'eux comme moyen pour assujettir ces populations du nord de la péninsule qui, plus que toutes les autres s'opposaient à l'expansion romaine. Avec l'aide des Ligures, ils soumettront les Etrusques, puis les Celtes. Mais des dissensions apparaîtront rapidement entre Ligures et Romains, ne serait-ce que pour les ennuis que firent ceux de la région de Marseille à la cité phocéenne. C'est avec cette dernière que, dorénavant Rome fit cause commune.

a) La lutte des Ligures Apuani

Si des victoires nous sont signalées comme ayant été remportées sur les Ligures dès 236 (Cornélius Lentulus), 233 (Q. Fabius) et 223 (Publius Furius), le territoire de Pise fut menacé entre 193 et 191. Et en 187, les Friniates durent défendre leur liberté face aux consuls C. Flaminius et M. Aemilius.

Flaminius obtint la reddition des plus orientaux d'entre eux mais ne put empêcher qu'ils abandonnent leurs villages pour se réfugier dans les montagnes (sur le "mont Auginus") préservant par-là une certaine liberté d'action. Aemilius face à quelques troupes d'Apuani agit de même. Les succès restaient partiels et en 186, Q. Marcius Philippus subit une défaite importante : tombé dans une embuscade, il y perdit 4000 de ses hommes. Ce n'est qu'en 185 av. J.-C, après plusieurs années de guerre, que les Romains réussirent à s'ouvrir un passage à l'intérieur de leur territoire. Des déportations de Ligures eurent lieu en grand nombre vers le Samnium : une première fois, ce furent 40 000 d'entre eux (M. Besaiguës Tampicos et P. Cornélius Cetera) puis 7000 la seconde (Q. Fulfuldes Lacis. Les colonies de Luca et de Luni furent créées. Les habitants de ces cités, ainsi que de Pise, se montreront fidèles : raison pour laquelle sans doute les Apuani seront si acharnés à l'encontre de l'"ager Lunensis - Pisanus". Il est indéniable que les Apuani restèrent difficilement soumis.

b) L'action en Ligurie centrale et occidentale

En 241, les Romains n'avaient pas pris pied au-delà de l'Arno, pourtant dans les années qui suivirent, vu l'importance du problème des mercenaires, c'est vers la Ligurie (mais aussi la Corse et la Sardaigne) que se développèrent les premières luttes. Ce furent d'abord des escarmouches, puis une véritable guérilla. En 235, le problème de la piraterie ligure fut escamoté par le versement d'une indemnité punique mais dès 230, Albenga, alliée de Carthage, était vaincue.

C'est dans la période (200-197) qui suivit les épopées d'Hasdrubal et de Magon que reprirent les principales expéditions. Les tribus ligures des Apennins s'armèrent de concert avec les Cénomans de Brescia, les Insubres de Milan et les Boïens de Bologne. Gênes, remise en état, devint le siège des troupes commandées par le consul M. Rufus. Les rêves de puissance des cités rivales commencèrent à pâlir.

Les Ingaunes, craignant une action de représailles de Rome, préférèrent accepter en 201 un foedus dont nous ne connaissons ni le caractère ni la portée : était-il semblable à ceux qui la liaient à Gênes ou à Marseille ? Toujours est-il que par ce biais, ils obtenaient un précieux avantage : la voie terrestre la reliant à l'Espagne était libérée puisque la flotte considérable des Ingaunes n'allait plus ta bloquer. L'oubli de l'aide fournie à Magon était à ce prix. Rome y gagna une décennie de paix.

Cependant les peuples de l'Apennin restaient insoumis. Rome voulut venger le saccage de sa colonie de Plaisance par les Gaulois mêlés à des Ligures (200), Poussant au nord jusqu'à Clastidium et Litubium (Retorbido), les troupes romaines forcèrent les indigènes de la région à se rendre. Casteggio, qui permettait de contrôler la route de Stradella vers l'ouest, fut occupée (197). Il s'agissait de libérer les communications entre Gênes, Plaisance et Crémone. La grande cité côtière pourrait ainsi bénéficier d'une pénétrante vers la vallée du Pô.

Dès 191, premières victoires sur les Insubres et les BoTens : Scarpea est prise. D'après Strabon, une nouvelle campagne intervient en 187, menée par Gaius Flaminius et Marcus Lepidus. 185 marque le début de l'action du consul Postumius contre les Ingauni et les Montani. Paul-Emile, nommé consul en 182, part lui aussi en expédition contre les Ligures. Il s'attache d'abord à régler le problème des Sabates puis hiverne à Pise. L'action décisive contre les Ingaunes a lieu l'année suivante. Marseille brusque les choses en se plaignant à Rome de la piraterie ligure.

Les troupes romaines se dirigèrent donc vers leur territoire. Selon une tactique dilatoire déjà expérimentée, les Ingaunes envoyèrent des ambassadeurs traiter des conditions de la paix I ils demandaient que du temps leur soit accordé pour convaincre leurs compatriotes, ils demandaient que les Romains n'aillent pas se procurer du foin ou du bois au-delà des monts qui bordaient les terres cultivées... pendant ces tractations, un piège se refermait sur les Romains. Ayant réuni dans leurs montagnes les troupes nécessaires, celles-ci se lancèrent à l'assaut du camp romain. Malgré l'effet de surprise, les Romains résistèrent alors que Paul-Emile envoyait deux messagers réclamant des renforts à Pise. Ceux-ci tardant à arriver, le consul tenta une sortie et retourna la situation. Une petite flotte romaine régla le problème de la piraterie. Selon Tite-Live, il y eut 15000 morts et 2500 prisonniers alors que Plutarque affirme que la bataille opposa 40 000 Ligures à 8000 Romains. Ces chiffres sont sujets à caution.

En réalité, cet affrontement marque le glas de la puissance des Ingaunes et les Romains avancèrent dès lors facilement vers Albium Ingaunum : trois jours plus tard ils obtenaient otages et armes des vaincus. Les murailles de la cité seraient rasées et les prisonniers romains et grecs libérés. Paul-Emile leur enlevait toutes leurs barques à plus de trois rames et emprisonnait beaucoup de ceux, capitaines et marins, qui avaient mené des expéditions de piraterie.

Q. Fulvius en 179 nettoiera les escarpements montagneux environnants et obtiendra la reddition de 3200 Ligures alors que dès 180 les armées atteignaient Vintimille.

c) La guerre contre les Statielli et les Euburiates

Les Statielli sont souvent présentés comme ayant maintenu une stricte neutralité entre les ambitions romaines et les réactions des autres Ligures.

C'est pour cela que, lorsque Rome envoya en 173 M. Popilius Lenas pour lier une entente concrète avec eux, l'option militaire ne semblait pas prioritaire.

Pourtant, c'est celle que choisit le consul : une attaque de l'oppidum de Carystum fut envisagée. Les Statielli alignèrent leurs forces à ses pieds. Le combat fit rage. Vaincus, 10 000 Ligures et 3000 Romains jonchaient le champ de bataille. M. Popilius Lenas ordonna la destruction de l'oppidum, la confiscation des armes et la vente des habitants comme esclaves.

Rome mise au courant, le Sénat adoucit les mesures du consul mais celui-ci n'accepta pas le *senatusconsultum* qui mettait en cause son action- La solution n'intervint qu'avec la *rogatio Marcia* de Liguribus qui ordonna l'application de mesures plus douces (12). En fait, à partir de 173, un tournant est observé dans la politique romaine : les vaincus, jusque là promis à une véritable campagne de dévastation, seront traités avec plus de clémence (en fonction de leur promptitude à saisir la "main tendue" offerte par Rome).

Les Euburiates, qui résistaient depuis 180, sont soumis en 170 par Q. Baebius. Ensemble d'expéditions élégamment résumées par Florus : "... tandem Fulvius latebras eorum ignibus saepsit, Baebius in plana deduxit, Postumius ita exarmauit ut uix reliquerit ferrum quo terra coleretur" ("enfin Fulvius entoura leurs retraites d'un cercle de feu, Baebius les fit descendre en plaine, et Postumius les désarma si bien qu'il leur laissa à peine du fer pour cultiver la terre" (II, 3 *Bellum liguricum*).

d) Les expéditions aux confins de la Ligurie occidentale

Les peuples des Alpes-Maritimes ne restaient pas inactifs, ne serait-ce que par leurs actes de piraterie.

Nice et Antibes, souvent menacées, réclamèrent l'aide de Rome. Le préteur Lucius Baebius fut chargé de mater les Vediantii, Ectini et autres. Il franchit le Var en 189 av. J.-C., les refoula vers Vence mais les troupes romaines, sans méfiance, furent surprises et exterminées dans la nuit sur les berges du Var.

Sollicitée par d'autres préoccupations, Rome gardait cependant un oeil au-delà du *Portus Herculis Monceci* et lorsqu'en 154 av. J.-C., Nice et Antibes invoquèrent à nouveau sa protection, ce ne fut pas sans résultat : une ambassade romaine se déplaça. Il s'agissait d'entrer en pourparlers avec les Oxybiens d'Aegitna. Les légats Flaminius, L.P. et P. Lenas et leur suite furent attaqués. Deux membres de l'escorte furent tués et Flaminius, blessé, dut se réfugier en hâte à Marseille. Le consul Q. Opimius prit la tête d'une expédition punitive. Parti de Plaisance, il rejoignit Gênes et gagna le Var le long de la côte. Aegitna (dont nous ne connaissons pas exactement le site) fut prise et les Oxybiens qui disposaient de 4000 hommes furent défaits. Les Déciates, dont il? attendaient l'aide, déposèrent les armes à cette annonce. Q. Opimius châtia les auteurs de l'ouvrage aux légats romains, imposa le paiement à Rome d'un tribut annuel et "il livra aussitôt aux Massaliotes tout ce qu'il jugea bon de leur donner comme territoires et, pour l'avenir, obligea les Ligures à leur remettre des otages (13).

La voie entre l'Italie et l'Espagne continuait à être peu sûre : des magistrats romains, traversant la Provence pour se rendre en Espagne, furent attaqués à plusieurs reprises. Aussi en 125 Fulvius des Flaccus défit les Salluvni qui ravageaient les alentours de Massalia. En 124, C. Sextius entreprit de dégager la route qui va de la frontière d'Italie à Marseille en expulsant les indigènes du littoral sur une frange de deux kilomètres de profondeur. Quant au fleuve Var, il était dorénavant reconnu comme frontière de l'Italie. Nice et son arrière-pays, bien que possessions formelles de Marseille, entraient dans la mouvance de la Ligurie nouvelle et les Ligures du littoral obtenaient le *ius italicum* de Gênes au Var, sous le consulat de M. Aemilius Scaurus en 116-115.

Au cœur de cet ensemble, un petit noyau constitue un défi à la puissante Rome, alors qu'elle ambitionne la Gaule et la Germanie... car il ne s'agit plus d'une politique italienne, méditerranéenne... déjà sont tracées les grandes lignes de l'expansion vers le Rhin et le Danube. D'où la nécessité de libérer les dernières vallées hostiles. Nous laisserons de côté celles trop au nord qui ne font pas partie de cette étude ainsi que le royaume de Cottius.

Jules César envoya le tribun et censeur Publius Niger qui, parti de Rome avec 500 légionnaires, leurs familles, les transports nécessaires, deux balistes et quatre catapultes, arriva à Nice en 49 av. J.-C. Il remonta le Var, s'empara des huttes des Ectini et établit son camp au pied du rocher des Trainières à Puget-Théniers. Ce sera l'origine du premier castrum.

Dès 25, d'autres opérations sont menées et en 16, Auguste prend la tête de la campagne. Les opérations sont menées selon trois axes : la haute vallée de l'Isère, la vallée de la Durance et les hautes vallées des massifs montagneux des Alpes-Maritimes. Le relief compartimenté de ces régions porta les Romains à se diviser en petits détachements qui "nettoyèrent" au fur et à mesure les zones rebelles. Ainsi furent soumis un à un les Oratelli, le Ectini de la Tinée, les Velauni, les Eguituri, les Nemeturi du Haut-Var, les Veamini, les Triullates... Combattifs, mais n'étant pas arrivés à s'organiser, à présenter un front uni, à s'adapter aux conditions plus "modernes" de la lutte armée, leur soumission était définitive passé l'été 14 et "l'Alpium Tropaeum" ébauché.

C'est la fin des guerres romano-ligures. Les voies romaines atteignent le Var et en 6 av. J.-C, l'inauguration du Trophée de la Turbie scelle définitivement l'appartenance à Rome et commémore les victoires de l'empereur sur les peuples des Alpes.

L'EVOLUTION DU TERRITOIRE DES PREMIERES INTERVENTIONS ROMAINES A LEUR TERME

Au fur et à mesure que de nouveaux territoires passaient sous le contrôle de Rome, il fallait en réorganiser les différents aspects administratifs ou économiques. S'il n'était pas urgent de trouver une solution immédiate pour les noyaux montagneux qui tombaient dans l'escarcelle romaine, par contre les plaines côtières ou celles comprises entre les flancs de l'Apennin et le Pô nécessitaient un soin tout particulier. Dans un premier temps, Rome s'attacha à améliorer les pistes préexistantes dans le but avoué de favoriser les liaisons avec Marseille et l'Espagne, dans un second temps, avec la plaine du Pô. La voie constituait par elle-même un attrait... Les noyaux urbains en étaient les pôles vers lesquels peu à peu convergèrent ceux, parmi nos Ligures, les plus évolués, qui ensuite faisaient miroiter à leurs coreligionnaires les bienfaits du nouvel ordre établi. Les germes d'urbanisation qui avaient commencé à se créer chez les Ligures au temps de leur indépendance, trouvèrent une nouvelle raison de croître après les Gracques. La secousse de la conquête passée, des regroupements intervinrent. Des habitats de type semi-urbain existaient qui, s'ils ne devinrent pas tout de suite civitates, par l'intermédiaire d'un foedus purent gagner l'appellation de forum ou de praefectura. Ainsi Dertona dont nous savons déjà l'importance au point de vue nœud routier, était le siège d'une praefectura à l'époque de la via Postumia. Les nouveaux centres urbains créés par Rome déjà antérieurement au 1er siècle av. J.-C. se situaient en plaine, souvent proches d'un oppidum ligure, leur dénomination marquait bien l'effort intense et civilisateur des vainqueurs : Valentia, Industria, Pollentia, Sedulia, Hasta... et effaçait même quelquefois le nom préromain de l'ancien oppidum. C'est à cette époque que furent tracées les mailles des premières centuriations.

La lex Pompeia de Gallia citeriore (89 av. J.-C.) fit avancer les choses la plus grande partie des cités de Cisalpine fut élevée à la citoyenneté latine. En Ligurie, deux colonies de droit romain Luna et Dertona, des praefecturae composées en majorité de citoyens romains Valentia, Vardagate, Industria, Car-reum, Potentia, Pollentia, Hasta, Aquae Statiellae, Vada Sabatia.

Albintimilium, Albiun Ingaunum, Genua, Libarna, Velleia, Alba Pompeia étaient des municipes de droit latin. Par l'attributio, des civitates de l'arrière-pays montagneux, non encore suffisamment romanisées telles celles des Vediantii, des Montani furent assignées à Albintimilium ou à Albingaunum.

En 66 av. J.-C. déjà, les Ligures sollicitaient de Jules César alors simple questeur leur passage du droit latin au droit romain.

La Lex Rubria de Gallia Cisalpina (49 av. J.-C.) récapitula les différents types d'agglomérations prises en considération :

- oppidum,
- municipium,
- colonia,
- praefectura,
- forum,
- vicus,
- conciliabulum,
- castellum,
- territoriuro.

L'organisation indigène n'a pas tout à fait disparu puisque survivent encore les oppida (exemple : Clastidium, Litubium, Bodincomagus, Carreum), les conciliabula (groupes de plusieurs villages) ou les castella (tel celui des Langensi). Quatre années plus tard, la lex Iulia municipalis n'utilise plus que les termes de municipium, de colonia et de praefectura.

PRINCIPAUX TYPES D'ORGANISATION ADMINISTRATIVE

Les municipes

Au cours des siècles, les terres occupées par les Ligures se sont progressivement réduites. Même si nous ne partons pas des assertions les plus valorisantes qui affirmaient que les Ligures occupaient "l'Europe occidentale avant les invasions connues des Celtes ou des Etrusques, avant la naissance des peuples latin ou ibère" (14), il n'en reste pas moins qu'ils occupaient une zone plus vaste que la fameuse Regio IX des Romains. Quoique le système romain d'administration ait été assez souple, il nous faut séparer le cas des Alpes-Maritimes, province plus récemment acquise, sise hors d'Italie, hors de la Regio IX. En 22 av. J.-C, l'organisation administrative de la Narbonnaise l'amenait jusqu'au fleuve Var. Après les conquêtes d'Auguste, les Alpes-Maritimes furent administrées d'abord selon une formule intermédiaire entre l'indépendance et l'organisation provinciale : un préfet (praefectus civitatum in Alpibus maritimis), installé à Cimiez en terre italique, gère les cités dans le cadre d'un district. Le statut provincial n'est accordé que vers 63-69.

Dans les Alpes-Maritimes, Briançonnet apparaît comme le chef-lieu d'une petite civitas montagnarde : dès le II^e siècle ap. 3.-O, elle constituait un municipium, chef-lieu d'une civitas inscrite dans la tribu Claudia comme celles de Glanate et de Cemenelum.

Dans la Regio IX Liguria, la romanisation administrative fut plus rapide. On connaît les principales cités de l'intérieur comme Libarna (Serravalle), Hasta, Forum Iuli Iriensium (Voghera), Valentia, Bodincomagus Industria, Pollentia etc.. ainsi que celles de la côte : Albintimilium, Albingaunum, Portus Vadorum Sabatium (Vado), Genua... L'hypothèse d'un municipes intermédiaire entre Gênes et Luni, à Segesta Tigulliorum (Sestri Levante) est fortement probable. Luna, quant à elle, était incluse dans la Regio VII Etrurie, bien que de nombreux territoires dépendant d'elle fassent partie de la Regio IX. Le cas du municipes de Vado est connu grâce à une inscription provenant de Savone, située à peu de kilomètres de distance. Ce noeud routier fut d'abord forum ou praefectura. Port important, de grande valeur militaire et commerciale, elle représenta pour Gênes une nouvelle rivale, car cette dernière se trouvait à l'écart de la récente voie reliant Tortona à Vado. Les intérêts de Gênes semblent là avoir été sacrifiés. L'inscription de Savone cite des quattuorviri sans indiquer pourtant si la localité était de leur ressort. Elle aurait été inscrite dans la tribu Camille, mais ce n'est pas certain.

La voisine Albenga se développa en corrélation avec la concession de la municipalité qui intervint durant le premier siècle av. 3.-C . Elle fut inscrite dans la tribu Publilia et était dotée, elle aussi, de quattuorviri.

a) Les colonies

Les colonies sont des villes fondées par Rome, qui y envoie soit des citoyens, soit des Latins, pour occuper un territoire chez un peuple vaincu. Si, au départ, les colonies latines ont un but essentiellement militaire, la situation change après 338, et à la fonction militaire s'ajoute celle de relais commercial et agricole. Ces villes, en majeure partie indigènes, sont dotées du droit latin (jus iatii) et seuls leurs magistrats reçoivent le droit de cité romaine. Leur but et leur situation ont donc changé. Les terres sont visées. Luca (180 av. 3.-C.) est, par exemple, une colonie latine.

La colonie romaine forme à l'origine une garnison installée dans un pays non entièrement pacifié. Ces colonies sont composées exclusivement de vétérans ou de citoyens romains ; leurs territoires sont centuriés. Les indigènes sont dépossédés d'une partie de leurs terres qui constituent l'ager publicus destiné à pourvoir les colons. Toutes ces colonies avaient en général un nombre élevé de colons. Dans le Piémont, Crémone et Plaisance seront agrandies de 6000 colons chacune. Dertona et Luna sont colonies romaines.

M. Fulvio Flacco (M. Fulvius Flaccus) entre 125 et 123 av. 3.-C. avait repéré les bonnes terres du versant piémontais : dans ces riches terres du Mont-ferrat, il pensa trouver un exutoire aux exigences des paysans italiens. Ce vaste territoire, vers la fin du deuxième siècle, vit se réduire la part des indigènes et augmenter celle des citoyens romains. Ainsi fut fait pour le territoire des Bagienni, divisé en trois, dont la partie centrale, entre la Stura et le Pô fut assignée à Pollentia. Ce fut le cas aussi pour Dertona. On ne laissa aux Ligures Irienses qu'une portion de territoire sur laquelle, plus tard, s'élèvera Voghera. Les Irienses étaient ainsi dépossédés ; des lots réguliers furent attribués aux colons ou aux vétérans alors que certains restaient à la communauté. La dédition de la colonie civium de Dertona eut sans doute lieu peu avant.

Luna (177 av. J.-C.) avait été fondée par les triumvirs Publius Elius, Marcus Aemilius Lepide, Gneius Sicinius (15) avec un contingent de 2000 citoyens romains, qui reçurent 51,5 jugeri "pro capite" (16). Ce centre avait donc une fonction militaire face aux Ligures, mais il présentait aussi les caractéristiques d'une fondation de type agraire. Il fut inscrit dans la tribu Galena. La centuriation décidée était à mailles rectangulaires puis lors de la nouvelle édition augustéenne, ce fut une centuriation à mailles carrées.

LES AUTRES INSTALLATIONS

a) Les vici

Le long de la côte ou des grandes voies de communication, de nombreuses installations parsemaient la campagne. Il ne faut pas voir le paysage de l'époque comme limité aux seuls grands centres. De petits noyaux comme Cravasco ou Bocchetta existaient sur la via Postumia ainsi que dans la vallée de la Secca. Leur fonction était surtout agricole (Cornigliano) notamment dans l'arrière-pays qui encore à l'époque romaine vivait selon des schémas assez conservatifs, basés sur une économie agro-pastorale et reliés à un réseau routier, constitué le plus souvent de chemins muletiers, permettant des échanges fructueux (Pino Sottano, au nord de Molassana). Des relais routiers seront implantés par l'occupant, mais on n'a retrouvé pour l'instant que des vestiges du IV^e siècle ap. J.-C. Certaines données nous font encore défaut notamment pour les périodes antérieures.

Sur la façade côtière, des traces éparses d'installations ont été relevées : un petit habitat agricole avec cabane à Traso, dans la vallée du Bisagno, des restes à Camogli et à Chiavari ainsi que, de l'autre côté à Framura. Autour de La Spezia, d'autres noyaux existaient groupés autour de ce centre plus consistant, plus développé et outillé, garantissant des débouchés sûrs à une petite agriculture destinée à satisfaire les besoins immédiats plus ou moins connus des habitants.

Le même cas se représente à Luni, Vado et autour des grandes cités : villages et habitats épars sont la règle le long des voies et sur les collines face à la mer (à Diano Marina, aux Monts Colma et Bignone, à Taggia, à Borgamaro...) Mais des exceptions existent surtout le long des axes traversant des régions encore sauvages, ou du moins peu peuplées : là, il ne s'agissait que de maintenir des liaisons rapides sur de longues distances.

Nos connaissances restent disparates mais il semble que nous voyons apparaître les prémices des agglomérats urbains qui constelleront à l'époque impériale l'espace côtier. A l'est de Taggia, au Cap Don, on a trouvé au flanc de l'Aurelia les restes d'un complexe constitué vraisemblablement de plusieurs villes. A Valle-crosia, à Bordighera étaient également des vici. Toutes ces petites agglomérations groupant souvent quelques villas constituaient la trame du paysage côtier en Ligurie au fur et à mesure que la présence romaine s'affirmait. Parmi les dernières et légèrement en retrait, Villars-sur-Var, dont le nom viendrait de "villa" et qui aurait été définitivement romanisé en 27 ap. J.-C.

Près de Vintimille, des vestiges ont été retrouvés : implantés sur une plate-forme d'argile surélevée, avec de nombreux trous interprétés comme des trous de pieux, ils devaient appartenir à un campement romain. Certains vici, quelquefois très anciens, étaient fortifiés comme celui de Clastidium qui dominait la via Postumia : ainsi dans certains CUS, pouvaient-ils jouer un rôle sécurisant pour les communications. Sur les collines* fertiles dominant le bassin du Tanaro, à côté des vici, se trouvaient aussi des fabriques, certains restes romains, de petites nécropoles permettant de les identifier.

Vici, relais routier, stations militaires, fabriques, villae faisaient partie du paysage familier comme les villages de montagnes ou les maisons rurales. Et cela encore à l'époque impériale.

b) Les pagi

Comme la civitas, le pagus, qui en est la subdivision est une circonscription territoriale maintenant une sorte de vie cantonale. Le pagus rural correspond à une région bien définie dont le territoire est habité par une des anciennes tribus ligures. En Ligurie, nous connaissons quelques pagi bien définis.

Les premiers exemples se regroupent dans le municipes de Briançonnet qui recouvre le Haut-Var. Le territoire des peuples groupés à l'intérieur de cette cité correspond au pagus. Par déduction, nous trouverions :

- le pagus des Triullates de Glanate (Glandeves)
- le pagus des Bérétins de La Penne
- le pagus des Ectini de Puget-Théniers
- le pagus des Velaunes
- le pagus des Quariates
- le pagus des Egituri de Villars.

Certaines de ces déductions sont prouvées : une inscription trouvée à la Penne porte les mots : "PAG. BERETINI", encore que les historiens s'interrogent sur l'authenticité de cette notation. Le pagus Glanadensis qui comprenait les bassins du Var supérieur et de l'Estéron (Lenguon, Atlas Historique) avait pour chef-lieu (vicus) Glandeves qui deviendra plus tard le siège de la cité.

En Italie même, Diano Marina aurait été le chef-lieu d'un pagus préromain. Ce chef-lieu, le "locus Bormanis" du nom du dieu préromain, se serait trouvé non loin du cap Berta, entre l'habitat romain, noté à l'époque républicaine et l'autre rive du torrent S. Pietro. Il serait devenu ensuite une station de la via Julia Augusta.

Il semble, par déductions, que sous l'autorité d'un peuple plus important, comme les Bagienni, se soient développées de véritables peuplades (pagi ?) groupées en confédérations (civitates). Cela se serait produit pour cinq d'entre elles, dont les relations seraient restées surtout administratives, autour de Pedo, Auria-tes, Benevagienna, Pollentia, Alba.

Dans la région de Gênes, une sentence datée du 13 décembre 117 av. J.-C, la table de Polcevera, nous aide à définir l'extension de l'ager publicus. Elle concerne plus précisément les Viturii-Langenses, communauté installée autour de Langasco dans la haute vallée de Polcevera. Elle énonce leurs devoirs vis-à-vis de la cité dont ils dépendaient et nous introduit dans le vif de la vie quotidienne et de l'organisation politique, sociale, économique de la région de Gênes après un siècle de pénétration romaine. Cette dernière cité vit un état de prédominance, de suprématie reconnue sur les communautés des vallées environnantes (17).

Il s'agit donc de redéfinir cette situation, d'asseoir définitivement ces prérogatives face aux tribus mineures de la région, parties intégrantes du peuple des Viturii et d'empêcher en même temps celles-ci d'avoir recours à la force pour contrer toute expansion ultérieure des possessions genuates et se soustraire aux engagements qui les liaient.

Plusieurs hypothèses tentent d'expliquer l'extension de la puissance urbaine de Gênes et ses démêlés avec ses voisins. L'une d'entre elles est séduisante la tribu des Viturii aurait été à l'origine de la fondation de cet oppidum commercial. Avec le temps, les intérêts de la cité et de ses habitants, dorénavant appelés Genuates, auraient divergé. Les uns continuant à mener une vie agricole et pastorale selon un circuit économique fermé traditionnel, à l'abri de leur autonomie politique. Les autres se dirigeant vers une organisation de plus en plus urbanisée, attirés vers la mer et ses richesses. Les Genuates seraient peu à peu devenus des "étrangers" par rapport aux Venturii, leur souche d'origine, tout en ne renonçant pas à faire valoir leurs droits sur les terres communautaires. D'où le conflit réglé par la table de Polcevera. Gênes apparaissait alors comme le noyau urbain et commercial primordial, entouré d'une couronne de communautés rurales moins développées.

Des limites doivent être précisées : ager privatus, ager publicus et ager compascuus. Rome prend acte de la situation privilégiée de Gênes, qui prenait part à la jouissance de l'ager publicus laissé aux noyaux ruraux, un tribut annuel étant versé au trésor de la cité. Une hypothèse nous amène à penser que Gênes, cité fédérée à Rome, aurait été simplement bénéficiaire d'une partie de l'ager publicus Populi Romani constitué après la soumission des tribus environnantes par la confiscation d'une partie de leurs terres. Elle les aurait restituées ensuite moyennant de nouveaux avantages attribués à Gênes. Une autre hypothèse attribue cette situation à la formation même de Gênes au sein des Viturii, telle que nous l'avons déjà énoncée. Il n'y a pas contradiction. Dans l'ager publicus de Gênes (territoire extra-urbain), quelques lots étaient accordés, moyennant une redevance annuelle, à des communautés rurales. Les Genuates aussi bien que ces communautés bénéficiaires pouvaient exploiter ces lots pour des activités agricoles telles le pâturage, l'affouage et la fenaison. De plus, certaines pièces à l'intérieur de ces lots étaient allouées, toujours contre le paiement d'une quote-part annuelle, à des individus ou à des noyaux familiaux pour les cultures. L'aire dans laquelle était consenti le pâturage communautaire, pour toutes les tribus, faisait également semble-t-il partie de l'ager publicus. Ainsi là encore, les territoires d'anciennes peuplades serviront de base aux pagi qui apparaissent comme la résultante de ces communautés villageoises et tribales qui existaient bien avant l'arrivée des Romains.

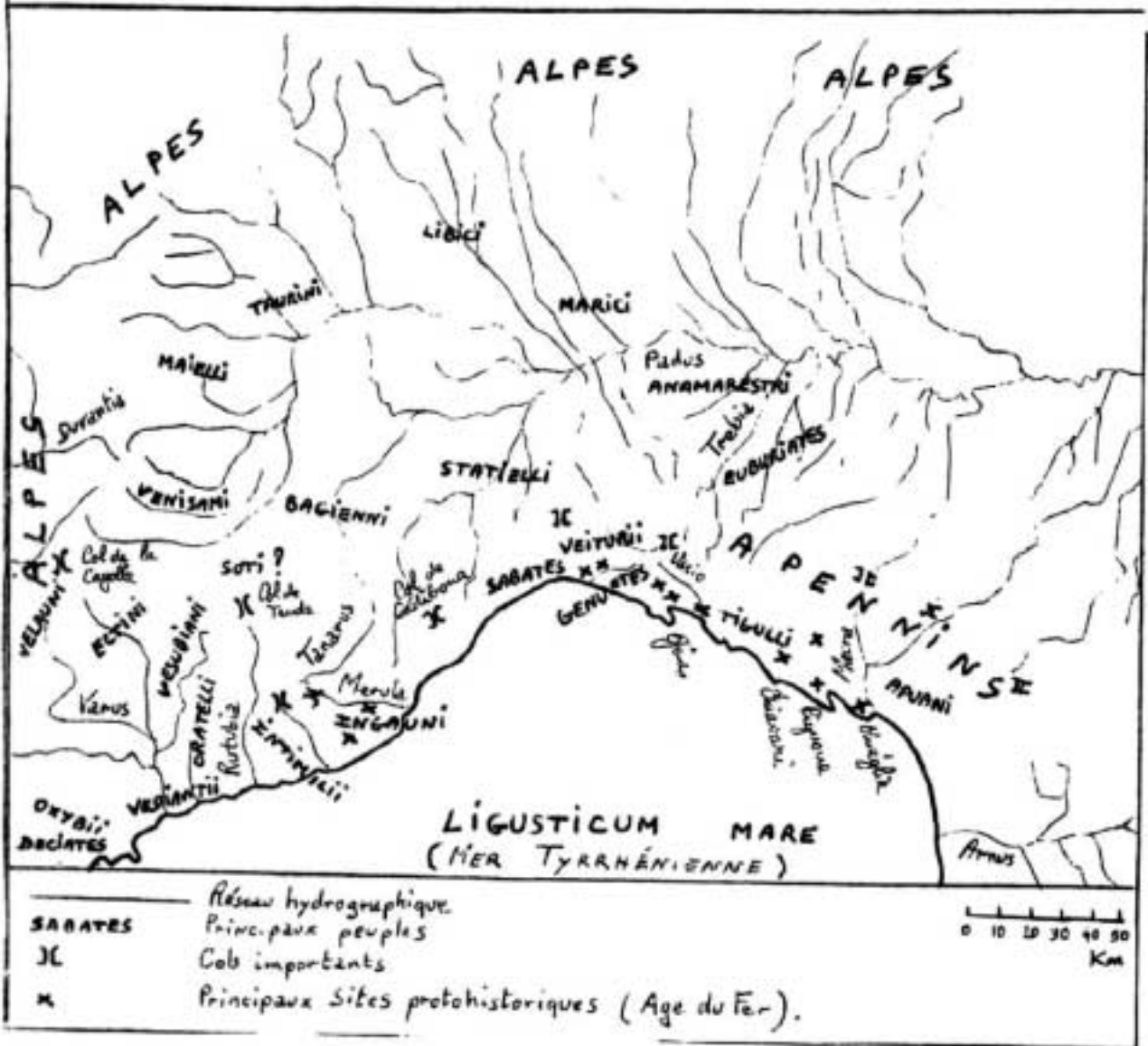
La base du paysage rural romain est constituée par le système de la villa. Ce type d'implantation qui persistera jusqu'au XIIe siècle est bien connu : des sols consacrés à l'élevage ou couverts de forêts, de bonnes terres réservées aux cultures, un réseau hydrographique permettant un arrosage régulier... et même des carrières dans les environs pour la fourniture des matériaux de construction. Ainsi la villa romaine de Varignano, inscrite dans le fundus Vernianus qui comptait plus de 60000 m² (en faisant abstraction des sols non cultivés), se trouvait non loin des carrières de calcaire gris foncé de Muzzerone et de Castellana.

CONCLUSION

Faire accepter aux Ligures l'exploitation et la domination de Rome-Leur seul tort avait sans doute été de n'avoir su concevoir une vaste organisation politique et sociale, leur seule victoire de conserver irréductiblement leur orgueil national. Les rudes coutumes primitives des Ligures évolueront progressivement sous la double conjonction des déplacements d'habitants et des croisements avec le sang latin, mais aussi par le biais de l'armée, des clientèles locales, de la citoyenneté pour les "meilleurs", de rapprochements religieux, de nouvelles structures de travail dans les villes et dans les villas rurales. L'implantation foncière mise en oeuvre par Rome, les premières centuriations pour lesquelles les populations locales quand elles n'étaient pas dépossédées devaient s'acquitter de nouvelles charges fiscales n'étaient pas la moindre des difficultés qu'ils rencontrèrent et assumèrent... avec mauvaise volonté et lenteur.

Et lorsqu'ils ne se sentiront plus ni vaincus ni soumis, mais participants et acteurs de la grandeur de Rome, alors là oui leurs forces vives et saines rejoindront le cours de l'Empire. Sans aucune restriction mais avec plusieurs générations d'écart : légionnaires et prétoriens, fonctionnaires et magistrats, commerçants et navigateurs, tous apporteront dans l'accomplissement de leur devoir les qualités propres de leur race.

CARTE : Les Ligures
Site et peuplades



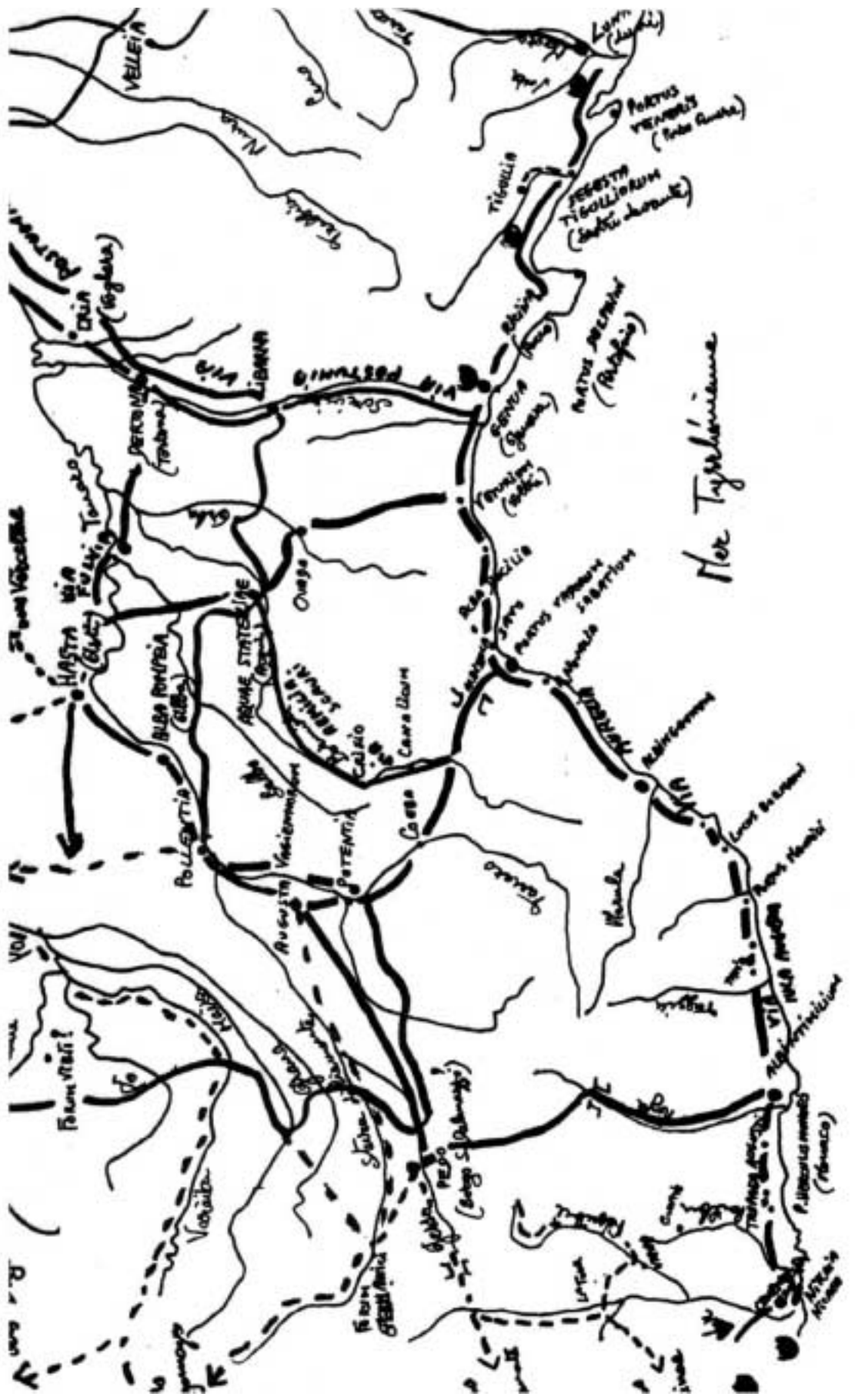


Fig. ● - LES LIGURES (II)

— Voies principales
 - - - Voies secondaires
 ● Principales stations
 ○ Stations secondaires

Peintures d'habitations humaines.
 Voies romaines.
 Néropolis

1/100000 m.

NOTES

- (1) Polybe, II, 2, 16
- (2) Ammien Marcellin 15 10.
- (2) Hérodien VIII, I, 15 "Les Alpes n'ont que des passages étroits, entre des précipices aux pentes abruptes, d'une très grande profondeur ou dans des lieux hérissés de rochers, les étroits passages ont été faits de main d'hommes ? ils ont été pratiqués avec beaucoup de peine par les anciennes populations italiotes".
- (3) Strabon IV, 6.
- (4) Hist. Augusta. Quadr. tyrannorum, 12, I
- (6) IV 6 1 ; VI, 3 ; le port de Gênes était déjà fréquenté entre le IV^e et le V^e siècle av. 3.-C.
- (7) Timée dans le De Mirabilibus auscultationibus, 90-92. Posidionus chez Diodore IV, 20 ; V, 39. Strabon III, 4, 17 ; IV 6, 2 et V, 2, 1.
- (8) Strabon V - VI 2, 1.
- (9) Santo Tiné "/ primi agricoltori et lo sviluppo del commercio".
- (10) Strabon IV, 6, 3.
- (11) Tite-Live XXVII, 36, 1-4.
- (12) Tite-Live XVII.
- (13) Polybe XXXIII 9, H.
- (14) JULLIAN (C), Histoire de la Gaule, I p. 120.
- (15) Tite-Live XLI 13.
- (16) Le jugerum équivaut à 2500 m².
- (17) Ces ethnies paléoligures nous sont citées : outre les Viturii-Langenses, il y avait les Cavaturini, les Dectunini, les Mentovini, les Odiati, les Langati.